

Pour moi, pour vous, pour elle

« Chers concitoyens et concitoyennes, pour préserver la paix et éviter les conflits, à partir de ce jour, il sera interdit et puni par la loi d'utiliser les mots. »

Huit ans que le gouvernement nous a imposé cette règle. Huit ans que nous nous cachons par peur d'être entendus. J'avais neuf ans quand mes parents m'apprirent le silence, quand ils m'apprirent que parler, c'était se condamner. Est-ce que j'étais trop jeune pour comprendre cette règle stupide? Je n'en sais rien. Je ne le saurai probablement jamais, car je n'ai pas eu le choix. Nous n'avons pas eu le choix.

Quand le soleil se couche et que je suis encore une fois épuisée d'une vie qui n'est plus la mienne, mon cœur tressaute à la vue de ce qui me paraît être une hallucination. Une petite fille qui paraît flotter dans une jaquette à fleurs passe ma porte comme si elle connaissait l'espace, comme si ma maison, qui ne représente que quatre murs et un tas d'objets, lui était familière. Ses petits yeux bleus se posent sur moi, son innocence me frappe, elle semble sortie d'un monde paisible. On se regarde quelques instants avant qu'elle entreprenne d'ouvrir la bouche pour prononcer une syllabe. Je l'arrête avant que la lettre qui allait être prononcée ne cause notre mort. Je pose un doigt sur mes lèvres en lui faisant signe de s'approcher. Elle semble curieuse, pas apeurée comme la plupart des personnes habitant encore les rues de Taïf¹. Je lui fais une place sur l'empilement de coussins qui me sert de lit. Je sors mon petit carnet, je l'ouvre et écris chaque lettre de mon prénom. « Kalima » ou « mot » en français. Mon père d'origine arabe tenait à me donner ce prénom, car plus jeune, j'étais très bavarde. La jeune fille regarde mon carnet, puis moi, et sourit. Le reste de la soirée passe sans un bruit avant qu'on s'endorme en regardant les étoiles.

Je me réveille, le soleil est déjà haut dans le ciel, mais une présence manque à la pièce lugubre. En effet, quand je me redresse, la fillette n'est plus allongée à mes côtés et la porte est entrouverte. Je me lève rapidement, cette gamine est encore jeune et une erreur pourrait lui être fatale. En restant le plus silencieuse possible, je me lève et ouvre la porte, le soleil m'aveugle et le silence des rues me heurte. J'hésite à faire un pas en avant. À vrai dire, je crois que je n'ai pas avancé depuis l'exécution de mes parents sur la rue principale que je considérais comme familière. Cette place m'apparaît maintenant froide. J'oublie les images qui déroulent dans ma tête et me rappelle ma mission : retrouver Barâ'a². Je ne connaissais pas son nom, mais elle portait l'innocence dans ses yeux et je savais que la dureté de ce monde n'avait pas encore touché son cœur d'enfant. Je pense passer 40 minutes à marcher dans les rues désertes avant d'entendre

¹ Ville située en Arabie saoudite qui a vécu, en 1924, une guerre contre les Saoudiens causant plus de 300 à 400 morts civiles, ce qui est beaucoup pour une ville de 321 km de superficie et pour une population moins élevée qu'aujourd'hui.

² Innocence.

enfin un bruit sourd. Je cours, cela fait si longtemps que mes membres ne s'étaient mis en mouvement que je sens ma respiration devenir difficile en l'espace de quelques minutes. Quand j'aperçois enfin un bout de cette petite jaquette fleurie, mon instinct me pousse à faire une chose stupide. Je savais, en me lançant pour sauver la jeune fille, que ma vie tranquille allait être interrompue. Alors, maintenant que je ne peux pas revenir en arrière, je ne prends même pas la peine de supplier le membre du gouvernement sachant pertinemment qu'il ne m'accorderait pas l'amnistie pour l'imprudence de Barâ'a. Je ne crie pas, je reste silencieuse, quand sa sentence s'abat sur moi, je me souviens pourquoi je le fais. Pour elle. Les évènements qui suivent n'ont aucun sens dans ma tête, on me passe les menottes. Oui, on m'amène contre mon gré, mais je ne me débats pas. Ça ne sert à rien.

Quand mes yeux s'ouvrent, après avoir reçu un gros coup à la tête, je me rends compte que je suis allongée sur un sol froid et rugueux. L'ambiance dégagée de ce qu'on pourrait appeler une cellule me glace le sang. Quand je tourne la tête, j'aperçois la jeune fille qui dort profondément à côté de moi. Je vois plein de personnes enfermées pour avoir seulement voulu communiquer avec leur famille, leur dire « merci », « au revoir » ou encore « je t'aime ». Des politesses qui nous ont été interdites. Ils ont dans leurs yeux des milliers de mots qu'ils ne prononceront jamais. En voyant toutes ces âmes vouées à un destin injuste, je cherche une issue, un moyen de nous sortir d'ici. Je remarque qu'un garde fait des rondes. Pendant que j'attends le bon moment pour exécuter mon plan, une petite voix m'interpelle, celle d'une vieille dame. Elle utilise ses cordes vocales et je suis tout étonnée. Elle me souffle à travers la grille qu'elle est là depuis bien longtemps et que, si je réussissais par miracle à quitter cet endroit, elle m'aiderait à faire sortir les autres. Je réveille la petite fille toujours endormie dans le coin de ma cellule pour lui mimer que nous allons nous échapper. Elle hoche la tête prête à me suivre.

La vieille dame et moi demandons de l'aide à un détenu un peu plus loin qui a la force physique d'immobiliser le garde. Il accepte et, quand le garde se manifeste, il n'hésite pas une seconde et tend les bras à travers la grille pour neutraliser notre geôlier. Il lui subtilise ses clés et ouvre sa cellule pour ensuite se mettre à la tâche de déverrouiller les nôtres. On se rend compte en sortant que nous sommes dans un bâtiment légèrement éloigné de la ville, mais on peut quand même apercevoir la rue déserte un peu plus loin. Je réalise surtout que toutes les personnes emprisonnées dans ce tas de pierres allaient rester là jusqu'à la fin de leurs jours, il n'était pas prévu qu'elles soient exécutées, car sinon ce serait déjà fait. Les détenus n'étaient qu'une illusion qui nous montrait que, pour garder l'ordre, les gens défiant l'autorité devaient être exécutés. Mais toutes ces personnes, toutes ces âmes qui me suivent vers la liberté ne sont pas mortes. Non, on les a juste empêchées de dire la vérité.

La ville n'est qu'à quelques minutes de marche, je suis déterminée et je réfléchis. Nous sommes plusieurs à marcher, mais le silence règne. Nous arrivons enfin en ville. Notre groupe pousse les personnes cachées dans leurs maisons à voir qui peut bien avoir l'audace de se promener dans

ces rues où l'on nous a appris la terreur. Les gens sortent de chez eux, ils sont curieux. Je me pousse en avant de la foule. Je monte sur ce qu'on pourrait appeler un monument. Accrochée du mieux que je peux, je m'assure que tout le monde m'entend. Ma voix est rouillée, mais, si je ne le fais pas, je crois que personne ne le fera. Le silence règne quand, enfin, j'ouvre la bouche.

« Pourquoi accepter de se taire? Pourquoi regarder le gouvernement rire de notre mutisme alors que nous ne vivons plus? Il fut un temps où les rues de Taif étaient joyeuses, où le monde était libre. Comment a-t-on accepté de se réduire à ça? Oui, chaque mot entraîne des conséquences, mais chaque silence en apporte aussi. Je refuse de vivre sur une planète où je sais que, quand je sortirai de chez moi, seules les rues remplies de non-dits m'accueilleront. »

Une douleur, un tir, un uniforme, des cris et mes jambes tremblantes, mon regard s'accroche à la jeune fille qui m'a poussée à sortir de chez moi. Je m'agrippe à celle-ci comme si je ne savais pas que mon gilet s'imbibait de sang. Elle me fait un sourire réconfortant. Dans ma tête, des souvenirs de mes parents me reviennent et une illumination se fait. La gamine qui a donné à ma vie misérable un sens n'était autre que mon imagination, la petite voix dans ma tête, l'enfant en moi qui ne voulait pas rester enfermée, quitte à y laisser sa vie. La foule s'emporte, des cris de révolte me viennent à l'oreille alors que je m'effondre sur le sol. Je la remercie avant de fermer les yeux, car c'est grâce à elle que le changement a commencé. Elle m'a fait réaliser que les mots auront toujours un impact, qu'il soit positif ou négatif, car ils auront toujours un sens, même silencieux.

J'abaisse mes paupières en sachant que Barâ'a m'a guidée à laisser un monde vivant derrière moi.